

Miroslav Tichý

Harald Szeemann

One of those incredible stories. A story about blurred, underexposed photos and homemade cameras. A story about the bodies of women, taken pictures of with the eyes of a confessed voyeur, who sneaks a look through the fence of the men's bath to get a glimpse of the ladies and who puts up with the ubiquitous fence pattern inscribed on the obscure bodies of his victims by the measures of decency. Maybe one of the weirdest, most touching contributions to the gallery of „bathers“ that has sublimed all the longing for bodies in the occidental history of art. The incredible story also has its rift, the rupture that simply occurs without a cause there. Miroslav Tichý is not naive. He had studied at the academy of arts in Prague and was an avantgarde painter in the Fifties, not without risk in communist Czechoslovakia. He was in jail for eight years, but yet he had his entourage that admired him. Until it simply occurred: the rift, the rupture, the becoming of an outcast, of somebody who belongs nowhere. For a while, Tichý kept on painting; then he built his first camera, refining the prototype in whichever way the yield of scrap allowed for. Ever since, he has been hunting, taking pictures of that he used to paint: women. How should we call that, here, in the context of art? The breakthrough of an impulse? Obsession? The art of a misfit? How should we call pictures, the author of which remains unknown, hidden in subconsciousness? The incredible story plays deep down inside, and yet far out, in a dimension for which we have no category of explanation, of comprehension, not even of description.

L'une de ces histoires invraisemblables. Une histoire de photos floues, sous-exposées et d'appareils faits main. Une histoire de corps de femmes, pris en images par l'œil d'un voyeur confessé qui épie à travers les clôtures du vestiaire des hommes pour les entrapercevoir et qui s'accommode, dans la mesure de la décence, des motifs omniprésents que les clôtures inscrivent sur le corps de ses victimes. Peut-être l'une des contributions les plus étranges et touchantes à la galerie des « baigneuses » qui a sublimé le désir de corps de l'histoire de l'art occidental. Cette histoire incroyable a aussi sa fissure, sa rupture qui se passe de cause. Miroslav Tichý n'est pas naïf. Il a étudié à l'académie des arts de Prague et fut un peintre de l'avant-garde dans les années cinquante, non sans risques dans la Tchécoslovaquie communiste. Il passa huit ans en prison, mais il avait son entourage qui l'admirait. Jusqu'à ce que cela se produise simplement : la fissure, la rupture, le devenir d'un paria, de quelqu'un qui n'a plus d'appartenance nulle part. Pendant un moment, Tichý continua à peindre ; puis il construisit son premier appareil, raffinant le prototype de toutes les manières que le permettaient ses objets glanés. Depuis, il est en chasse, prenant en photo ce qu'il peignait : des femmes. Comment nommer cela, ici, dans le contexte de l'art ? Le jaillissement d'une impulsion ? Une obsession ? L'art d'un asocial ? Comment appeler ces images, dont l'auteur demeure inconnu, caché dans le subconscient ? Cette histoire incroyable se joue au plus profond de l'intime autant qu'au grand large, dans une dimension pour laquelle nous n'avons ni catégorie explicative, ni compréhension, ni même une description.

Harald Szeemann, 2004, in : Buxbaum, Roman, « Miroslav Tichý », Fondation Tichy Ocean, 2006. Publié dans le catalogue de la Biennale de Séville en 2004, traduit de l'anglais par Boris Kish.